

LE PASSE-TEMPS

ET LE PARTERRE

RÉUNIS

JOURNAL PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Littérature - Beaux-Arts - Musique - Biographies - Nouvelles

SEUL VENDU DANS LES THÉÂTRES DE LYON

ABONNEMENTS

Six mois..... 3 fr.
Un an..... 5 »

Rédaction et Administration : 14, Rue Confort, Lyon

ANNONCES

Annonces..... la ligne 0,50
Réclames..... — 1 »

V. FOURNIER, Directeur

SOMMAIRE

Causerie : Le Salon Léon Mayet.
Echos artistiques L. M.
Nos Théâtres M. P.
Propos masculins Andréa Lex.
Chronique Parisienne Arsène Alexandre
Symphonie de Printemps Georges Rocher
Concert Julia Tielb L. M.
Libre-Chronique Franc-Sillon.
Chronique musicale rétrospective.
Le pianiste CHOPIN Gabriel Monavon.
Bibliographie. — Lyon-Salon.
Les Aschantis. — Le Cinématographe. — Cirque
Rancy. — Casino des Arts. — Scala-Bouffes. —
Eldorado.
Revue financière.

CAUSERIE

LE SALON (7^e article)

MM. Jung. — Paul Biva. — Ch. Perret. — A. Perrachon. — Henri Biva — P. Euler. — J. Poy. — P. Jance. — Pierre Huas. — Aimé Perret. — Paul Flandrin. — F. Lambert. — Girin-David. — J. Bardon. — Les Philipsen. — M^{me} Hodioux. — Nauwelaers. — Caire-Tonnoir.

Il ne faut pas demander à M. Jung de traiter la fleur pour elle-même, avec le sentiment de sa fragilité et le respect de ses mièvres délicatesses. La fougue habituelle de son pinceau veut la fleur en gerbes, en tas, jetant aux yeux éblouis toutes les séductions de son complet épanouissement.

La *Provision de printemps* (n° 391) et les *Fleurs d'automne* (n° 392) sont peintes hardiment avec des oppositions de lumière et d'ombre très intéressantes.

Les *Roses trémières* (n° 82), de M. Paul Biva, sont d'une incomparable richesse de coloris ; moins éclatants et très suggestifs aussi, ses *Lilas* (n° 81).

Dans les deux beaux groupes de fleurs

de M. Charles Perret, élève de l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon, *Azalées et Camélias* (n° 518), *Capucines et liserons* (n° 517), les teintes sont harmonieuses et habilement fondues.

Sauf erreur ou omission — comme disent prudemment les comptables — j'en aurai fini avec les fleuristes du Salon Bellecour, en citant encore les *Roses Malmaison* (n° 515), une mignonne toile du maître André Perrachon ; les *Chrysanthèmes* (n° 80), de M. Henri Biva ; les *Fleurs d'automne* (n° 278) et les *Fleurs de printemps* (n° 279) de M. Pierre Euler ; les *Roses et Iris* (n° 367 bis) de Mme Hodioux ; les *Fleurs* (n° 551), de M. Joannès Poy ; les *Chrysanthèmes* (n° 378), de M. Paul Jance ; les *Giroflées et Pensées* (n° 497) et les *Roses et Marguerites* (n° 498) de Mlle Nauwelaers.

Pour un nouveau venu à nos expositions lyonnaises, M. Pierre Huas a fait ce qu'on appelle — en style de théâtre — une belle entrée.

J'ai déjà eu l'occasion de parler en termes élogieux — comme il le méritait du reste — de son tableau : *Dans la robe de grand'mère* (n° 369), un des « clous » du Salon ; me voici maintenant devant le second envoi du même artiste : le *Portrait du R. P. Etourneau, des Frères prêcheurs* (n° 368).

La tête est d'un modelé robuste et superbe ; bouclés et grisonnants, les cheveux rejetés en arrière découvrent un front large, proéminent, où se devine la concentration des facultés intellectuelles de l'orateur chrétien ; le menton fortement accusé dénote l'énergie et la volonté, les yeux offrent un mélange étrange de douceur et de sévérité.

Ce n'est pas seulement la componction sacerdotale qui se retrouve dans cette physionomie intelligente, c'est aussi l'esprit combattif et militant qui fait les apôtres.

D'une exécution puissante, sérieusement

dessinée et vigoureusement peinte, l'œuvre de M. Huas a retrouvée ici les appréciations flatteuses qui l'avaient accueillie à l'Exposition du Champ-de-Mars.

Noël des Vieux (n° 516), de M. Aimé Perret, est une scène d'intérieur dans la note sombre et mélancolique : assis l'un devant l'autre, dans une salle à manger reluisante de propreté, deux vieillards, l'homme et la femme font le Réveillon... en prenant une tasse de café. La toile est bien grande, ce me semble, pour un sujet d'aussi mince intérêt.

Quelques critiques ont été formulées à l'endroit de *Répétition* (n° 295), de M. Paul-Hippolyte Flandrin : trois jeunes filles répétant des cantiques, sous la direction d'une maîtresse chanteuse. Si l'ordonnance de la scène est bonne, le dessin laisse un peu à désirer et la tonalité générale manque de chaleur.

On ne saurait faire pareil reproche à la *Dormeuse* (n° 152), de Mme Caire-Tonnoir. Il faut que la chaleur soit excessive, en effet, pour que cette jeune femme qui — a en juger par la fraîcheur de son teint et l'exquise blancheur de son corps — n'est pas une paysanne, ait eu l'idée de s'étendre à demie-nue, dans un champ, pour y goûter les bienfaits du sommeil.

Quand on possède une pareille carnation, n'est-ce pas folie pure de l'exposer ainsi aux morsures indiscretes et brûlantes du soleil, sans parler des mille inconvénients qui peuvent résulter d'une attitude aussi... débraillée ?

Pour nous remettre d'une alarme aussi chaude, arrêtons-nous un instant devant les deux effets de neige de M. Lambert (n° 408 et 409).

De même que M. Lortet est le peintre attitré des Alpes, M. Lambert est le peintre du Rhône. C'est avec la même sincérité et — pourquoi ne pas le dire ? — avec la même poésie intense qu'il nous le présente sous ses divers aspects : tantôt

nous promenant sur ses rives ensoleillées, tantôt nous égarant dans ses épais brouillards.

Pour être appréciées comme elles le méritent, les figurines de M. David Girin demandent à être vues à distance. Dans son *Baptême* (n° 335), les toilettes féminines se mêlent agréablement à la pourpre cardinalice et à l'or des chasubles.

Dans le *Marché d'esclaves* (n° 336), une jeune fille, dépourvue de voiles et d'atours, mais non d'attraits, est mise en présence de plusieurs amateurs à turbans qui paraissent attacher un grand prix à ses formes plantureuses et à son respectable embonpoint.

Cela est peint avec maestria et dans une note bien personnelle.

La *Nature morte* (n° 30), de M. Jean Bardon, se recommande également à l'attention : un livre ouvert ; sur ce livre un poignard ; à côté une tête de mort ; puis un ostensor doré et enfin un coffret d'acier qui est — à lui seul — une merveille de fine exécution, comme toute la toile est une merveille de judicieux arrangement.

Dans le *Portrait de M. L...* (n° 29) qui s'est fait peindre fumant une cigarette et dans une pose absolument dénuée de prétention, je retrouve les qualités de coloris, de facture et de dessin que j'ai déjà signalées dans les portraits précédemment exposés par M. Bardon : j'ajouterai que l'expression de contentement intime du modèle est rendue avec un rare bonheur.

Les *Marines* se font de plus en plus rares à nos Salons Lyonnais et pourtant, jamais nos plages de l'Ouest et du Midi ne furent plus fréquentées.

Au premier rang des peintres restés fidèle à la « Grande Berceuse », il faut placer M. Flipsen-Philipsen, un « marinier », dont la réputation n'est plus à faire.

L'an dernier, il évoquait la Méditerranée et ses flots bleus, cette année il est revenu à l'Océan, ses premières amours : *Le Port du Havre* (n° 298), est l'œuvre consciencieuse d'un artiste qui aime et connaît son métier.

Remorqué vers la haute mer, un transatlantique s'avance majestueusement entre les bâtiments ancrés le long des quais ; le ciel tourmenté, alourdi de nuages accentue la teinte glauque des flots : on se croirait en présence d'une toile brossée par Van de Velde.

L'*Epave* (n° 299) s'en va ballottée sur une mer encore furieuse et démontée ; les vagues la fouettent de toutes parts et la couvrent de leur écume, alors que les mouettes effrayées s'enfuient à tire d'ailes. Est-il besoin d'ajouter que ce second tableau — comme le premier — est supérieurement traité ?

Je m'en voudrais assurément d'oublier le *Petit pêcheur du mont Saint-Michel* (n° 535), exposé par M. Alfred Philipsen, fils, qui marche sur les traces de son père, non plus que le joli *Coin de table* (n° 538) et le tableau de fleurs : *Grenade et Mimosas* (n° 537), signé par Mlle Dora Philipsen.

Les familles où se continuent — comme un précieux héritage — les meilleures traditions artistiques, ne sont plus nombreuses à notre époque : il est d'un bon exemple de les signaler.

LÉON MAYET.

ECHOS ARTISTIQUES

L'Opéra-Comique vient de recevoir un drame lyrique en deux actes de M. Georges Pfeiffer, *Jacqueline*, paroles de MM. Henri Cain et Adémis frères.

La première représentation aura lieu avant le 1^{er} juin. M. Carvalho a immédiatement engagé pour créer le rôle principal, Mme Nuovina.

Ajoutons que la grande artiste que nous avons applaudi à Lyon, au cours des deux dernières saisons d'opéra, est de retour de Russie. On lui a fait fête à Pétersbourg et, en dernier lieu à Moscou dans le rôle de dona Anna, de *Don Juan*, et dans *André Chénier*, où son succès a pris des proportions extraordinaires.

En attendant *Jacqueline*, Mme de Nuovina fera sa rentrée à l'Opéra-Comique, au commencement de mai, dans la *Navarraise*.

Le succès obtenu à l'Opéra par Tarnagno dans ses représentations d'*Otello*, est sans précédent. Les recettes réalisées ont donné une moyenne d'environ 37.000 francs par soirée. Jamais théâtre parisien n'avait eu pareille aubaine.

De Bayreuth :

Les trois représentations de l'*Anneau des Niebelungen* et les huit représentations de *Parsifal* seront dirigées cette année par MM. Siedfried Wagner, Hans Richter, Antoine Seidl et Félix Motti.

Au nombre des lettres de Guillaume 1^{er} qu'on vient de publier, il y en a une, datée du 2 février 1861, qui est de nature à intéresser les wagnériens. En voici la traduction :

« Ma fille, la grande duchesse de Bade, m'a demandé s'il n'est pas possible de donner à Berlin une des dernières œuvres de Wagner qui — je crois — forment un cycle. Je ne sais de ces œuvres que ceci, qu'elles ont été étudiées à Weimar par Liszt, mais que la musique en est tellement folle qu'on a dû renoncer à les monter. Je vous prie donc de me renseigner à ce sujet ».

« Le désir de M. Wagner de diriger lui-même la mise en scène de son œuvre est une question politique sur laquelle il faudra statuer, Liszt n'arrivant pas à déchiffrer les notes de Wagner !... »

Le conseil des Etats de Madrid vient de prendre une curieuse décision. Il s'agit de don Fernando Diaz de Mendoza, comte de Lalaing, grand d'Espagne, marquis de Fontana, qui désire s'engager dans la troupe d'un théâtre lyrique.

Ce jeune homme a demandé l'autorisation de mettre sur les affiches le concernant ses qualités et titres, notamment ceux-ci : fils du comte de Balazore, frère de la comtesse San-Luis, cousin de la duchesse de la Torre etc., etc.

Le conseil des Etats a non seulement repoussé la demande de don Fernando Diaz, mais il a, une fois pour toutes, interdit à tout artiste de théâtre ou de concert de paraître sur une scène quelconque autrement que sous un nom d'emprunt lorsqu'il possède quelque titre de noblesse authentique.

Les mariages d'artiste :

Actrices, chanteuses, ballerines, acrobates, artistes de théâtres, dans tous les genres, ont souvent fait de très beaux mariages depuis 1684, époque à laquelle une ballerine française du nom de Roland devint marquise de Saint-Geniel.

Une statistique dressée récemment s'arrête à la Patti qui, en 1868, épousa le marquis de Caux et à la Lucca qui devint baronne de Rhade. Au milieu de nombreuses coryphées, voir de simples figurantes, on retrouve la Sontag qui épousa le comte de Rossi en 1830 ; la Taglioni qui épousa le comte de Gilbert de Voisiers en 1832 ; l'Alboni qui devint comtesse Pepoli en 1853 et la Essler qui, en 1851, épousait le frère du roi de Prusse.

Au nombre des mariages les plus inattendus, il faut citer celui de Mlle Enslar avec Don Ferdinand, roi du Portugal, et celui de Mlle Frassini avec un frère du roi de Wurtemberg, sans compter Mlle Waldmann qui devint duchesse Massari.

L. M.

NOS THEATRES

THÉÂTRE DES CÉLESTINS

LE CHEMINEAU

Drame en vers, en cinq actes, dont un prologue, de Jean Richepin.

La personnalité de M. Richepin, est de celles qui intéressent le plus le monde littéraire, de celles dont les gens de goût raffiné s'occupent dans leur moindre évolution et dont la plus petite production est un événement.

Aussi la première du *Chemineau* à l'Odéon en fut-elle un gros. On savait que la pièce avait été refusée aux Français, par son allure trop simple, son ton trop paysan, et l'on voulait voir si l'auteur de la *Chanson des Gueux*, recevait de MM. les sociétaires une insulte gratuite ou bien s'il n'y avait dans ce refus qu'un simple excès de coquetterie !

Eh bien, une fois de plus, MM. les comédiens de la rue Richelieu ont fait preuve de

leur autocratie déplacée et ont démontré l'urgence qu'il y aurait à réformer le décret de Moscou.

Après le refus de *Pour la Couronne*, infligé à Coppée; après celui du *Chemineau*, de Richepin; la création d'un comité de lecture indépendant du théâtre, s'impose aux Français, et il faut espérer qu'un jour viendra bientôt où un ministre aura l'énergie nécessaire pour réagir contre l'état actuel qui règne dans la Maison de Molière.

Ceci dit, je vais passer à l'analyse rapide de cette dernière œuvre du distingué poète.

Le chemineau, — l'étymologie le dit — c'est l'homme du chemin, l'homme qui toujours chemine, l'oiseau sans nid, l'hôte des routes, l'errant par vocation, par goût, par nécessité. Tel est celui qui s'arrête un jour pour travailler à la ferme de maître Pierre.

Là, il se prend d'amour pour une belle fille, une servante, la Toinette, qui, rebelle aux propositions du brave paysan François, déjà un peu mûr, c'est vrai, mais si bon et qui l'aime tant, se laisse étourdir par l'odeur de foin et de robustesse que le Chemineau traîne avec lui et devient sa maîtresse, sans préambule, sans phrase, comme cela a lieu dans la grande nature.

Sans s'inquiéter du résultat que peut avoir son action, le Chemineau, poussé par cette fièvre de grand air, semblable à la chanson qui passe et que le vent emporte, part, la moisson finie, laissant là, Toinette et ses pleurs de regret.

François, le brave moissonneur, que la naissance du jeune Toinet n'a pas éloigné de la belle servante, s'offre pour réparer la faute, et la fille-servante est heureuse de pouvoir donner ainsi un nom à l'enfant du Chemineau.

Vingt ans se passent, Toinet, beau gars, solide et laborieux, s'est énamouré d'Aline la fille à maître Pierre et la jeune demoiselle le paie de retour. Mais le riche fermier s'indigne de l'amour du gars pour Aline. Quoi, consentir à une telle union, mais ça serait joindre de trop maigres champs à ses riches prairies tondues par tant de bétail ! Et pour bien affermir sa volonté, il ne recule pas devant une lâcheté. La cupidité du paysan l'emporte sur tout autre sentiment et c'est d'une allure décidée qu'il entre dans la chaumière de François pour lui signifier sa volonté. Le vieux paysan est malade, cloué sur un fauteuil par un coup de sang. Pourtant il tient tête au maître impérieux et refuse de se prêter à la séparation d'Aline et de Toinet. Alors la colère de Pierre ne connaît plus de bornes; il insulte le malade et lui jette à la face la bâtardise de Toinet. D'abord, le vieux riposte, il traite de lâche l'insulteur, parvient à se soulever de son fauteuil et marchant, le poing levé, sur Maître Pierre, il va l'atteindre, quand il tombe terrassé par la congestion.

La mauvaise action de Pierre brise la vie de Toinette et de François. L'infirme, depuis la secousse est une ombre qui agonise, Toinet repoussé par le père de celle

qu'il aime, a pensé s'aller noyer; on l'a repêché et de dépit, il s'est mis à boire. Maintenant il ne travaille plus, rôde autour des cabarets et souvent tombe, ivre-mort, au bord des routes. Sa mère le poursuit, presque folle, et c'en est fait du bonheur de ces deux êtres, quand, dans le lointain retentit un chant, qui, peu à peu, s'accroît, s'approche, et laisse apparaître celui qui toute sa vie sera l'hôte des routes, celui que le hasard ramène, après vingt ans, dans ces lieux qu'il emplît jadis de son souvenir, le Chemineau vite reconnu par Toinette, le Chemineau mis au courant des faits, désire voir son fils qui dort dans la grange et comme il est de bonne humeur et joyeux, il ne tarde pas à ramener la gaieté dans ce logis, d'où elle semblait envolée à jamais.

Depuis sa querelle avec François, le fermier Pierre n'a pas de chance; sa fille Aline est tombée malade à force de pleurer nuit et jour; une épizootie s'abat sur ses bœufs, ses troupeaux crèvent et il ne sait à quel saint se vouer.

Le Chemineau a des secrets, des sortilèges, Pierre voudrait les acheter, il offre beaucoup d'argent, mais rien ne peut fléchir la volonté du Chemineau. Il guérira Aline, il arrêtera le cours des épidémies, il sauvera les récoltes, mais à une seule condition, c'est qu'Aline deviendra la femme de Toinet.

Vaincu par l'avarice, l'orgueil de Pierre cède enfin, et nous trouvons au dernier acte Aline et Toinet, mariés depuis quatre mois, se rendant avec Toinette à la messe de minuit.

A cet instant, pendant que la ferme est silencieuse, commence l'agonie de François. Il fait signe au Chemineau, demeuré près de lui, le remercie des soins dont il l'entoure et lui dit de prendre, après sa mort, son anneau nuptial, pour le placer au doigt de la veuve.

Alors un éclair jaillit dans le cerveau du Chemineau, toute l'arrière-pensée inavouée se révèle. Comment, il s'installerait, lui, au foyer, qui fut celui de François ! La vision l'épouvante et le pain qu'il mange lui fait horreur ! et sans réfléchir davantage, sans regarder derrière lui, il redevient le Chemineau toujours errant, ouvre la porte, salue le mourant, et disparaît dans la nuit hivernale.

On a reproché à M. Richepin que son drame avait trop de ressemblance parfois, avec Mireille, avec l'Aïeule, avec l'Arlésienne, mais quelle est la pièce qui ne ressemble pas à une autre ? Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle est écrite avec cette plume puissante, vibrante, imagée et simple, qui fait les vers lyriques.

La mise en scène y joue un rôle secondaire, des costumes de paysans, des décors de village, intérieurs de ferme, plus ou moins riches, avec vue de la campagne, tout cela est banal, exception faite cependant pour le décor très réussi du prologue; il faut donc reporter tout le succès, qui a accueilli le *Chemineau*, et ce succès est grand,

AU GUI

39, Rue de la République, 39

MODES ET FANTAISIES

Pour Dames

Spécialité de Chapeaux

D'ENFANTS

ACCOUCHEUSE

M^{ME} V^{VE} YVERNAT

3, Rue du Vieil-Renversé, 13

(LYON — SAINT-GEORGES)

PENSIONNAIRES. — Connaît l'Allemand

CONSULTATIONS. — Maison de Campagne

ANTICOR VÉTAR le plus pratique, le plus calmant, le plus énergique; se conserve indéfiniment et sous tous les climats. JACQUET 1, rue Vaubecour, Lyon, franco poste, 1 fr. la feuille.
SE TROUVE PARTOUT

BONS

de l'EXPOSITION

DE 1900

6 Millions de Lots — 29 Tirages

20 Tickets d'entrée et réduction d'un tiers sur les Chemins de fer

En Vente :

AGENCE FOURNIER

14, rue Confort, LYON

et dans toutes ses succursales

TERRES CUITES D'ART

Polychromes inaltérables, œuvres inédites et signées

E. HAILLOT, éditeur, 32, boulevard Saint-Marcel, PARIS

PAIX DE GROS

Envoi franco sur demande de l'Album en communication

ESTEREL

Liqueur de Table

des plus agréables au goût

Ne ressemble en rien aux autres liqueurs similaires

SOUVERAINE

CONTRE-

Les Rhumes et les Refroidissements

FABRIQUÉE PAR LES

RELIGIEUX CAMILLIENS

avec des plantes aromatiques et médicinales récoltées par eux-mêmes sur les massifs montagneux de l'ESTEREL (Alpes-Maritimes.)

DÉPOT

MAISON CHILLIET

20, Rue Victor-Hugo, 20

LYON

A. LAHURE, Imprimeur-Éditeur

Rue de Fleurus, 9, à Paris

VIENT DE PARAÎTRE

ANNUAIRE LAHURE

Annuaire des Commerçants, Fabricants, Marchands en gros et au détail, Commissionnaires en marchandises, Entrepreneurs, Officiers ministériels, cafés, hôtels, etc., etc., de Paris, de la Seine, Seine-et-Oise, Seine-et-Marne, Oise, Eure-et-Loire et des principales maisons de France et de l'Etranger; et contenant en outre les jours et les heures de réception de MM. les Architectes, la liste des Commissionnaires en marchandises, classés par ordre alphabétique de rues, les renseignements généraux indispensables, les rues de Paris, la table des communes, les marchés, fêtes, foires, etc., etc., 300.000 adresses, 34^e année, 1897; environ 2.800 pages.

Un fort volume, prix: 3 fr.; Départements, 6 fr. 50; Etranger, 7 fr. 50.

En vente: A l'Agence FOURNIER

14, rue Confort — LYON

au drame lui-même, à la sympathie qui l'anime, à la simplicité et à la force de ses situations et enfin à la belle langue qu'il fait parler à ses interprètes.

L'interprétation, sur laquelle nous aurons à revenir, est à la hauteur de l'œuvre, et, nous en avons la certitude, le public va, pendant de longues soirées, cheminer dans la direction des Célestins.

M. P.

Propos Masculins

*Elle a, ma gentille amoureuse,
Mille caprices ruineux...
Mais, si son âme est ténébreuse,
Ses beaux yeux sont si lumineux!...*

*Sans motif elle me repousse,
M'aime-t-elle?... ce n'est pas sûr!
— Mais lorsqu'on a la peau si douce,
Qu'importe qu'on ait le cœur dur!*

*Sous ses cheveux, point de cervelle;
Ce n'est que d'instinct qu'elle rit...
— Pourvu que la tête soit belle
Lui demande-t-on de l'esprit?..*

*Elle baille devant la prose
Et s'endort en lisant des vers...
— De peur de faner ton teint rose,
Jette là ces livres ouverts!*

*A quoi bon devenir savante,
Puisqu'au bonheur aimer suffit?...
Moi je t'adore (et je m'en vante!)
Telle que le bon Dieu te fit.*

*Et je conclus dans ma folie
— Cette raison des amoureux: —
« Fais ton seul devoir, sois jolie;
« J'use de mon droit d'être heureux! »*

Andréa Lex.

CHRONIQUE PARISIENNE

Au salon du Champ-de-Mars qui vient de s'ouvrir, une des œuvres qui ont causé la plus vive émotion, a été sans contredit le monument encore inachevé, mais dont on peut déjà apprécier toute la puissante éloquence que Rodin est en train d'exécuter à la gloire de Victor Hugo, et qui est destiné au jardin du Luxembourg.

Rodin occupe dans la statuaire de ce siècle une place exceptionnelle.

Au lieu de s'arrêter avec les maîtres du passé, Rodin les continue tout simplement. C'est pour cela que loin de faire une sculpture abstraite, il a contribué à délivrer la statuaire contemporaine de beaucoup des abstractions qui l'emprisonnaient.

Le second de ses mérites n'est qu'une conséquence du premier. De la variété du mouvement ont découlé la variété et l'intensité des émotions exprimées par lui. Mais c'est l'erreur de beaucoup de ses admirateurs d'avoir loué cette émotion en premier

lieu et d'en avoir fait son plus grand titre de gloire.

Chaque manifestation des sentiments ou des passions qui nous affectent plus ou moins violemment donne lieu à son mouvement particulier, qu'il faut traduire dans son intégrité, sous peine de faire d'énormes contre-sens. Les académies se trompent donc du tout au tout lorsqu'elles prétendent renfermer toutes les passions humaines dans une dizaine de formules. Ces passions étant illimitées dans leurs nuances, les mouvements et leurs nuances sont également illimités.

Mais un artiste voit avant tout un ensemble de lignes et de valeurs. Cette vision se révèle à lui comme un éclair et au rebours de ce qu'on pourrait croire, il ne commence pas par bâtir une petite histoire. Les peintres ou les statuaire réputés penseurs n'accouchent que d'œuvres froides et languissantes: voyez par exemple Thorwaldson ou Overbeck, ou Ary Scheffer. Tandis que les véritables penseurs et ceux qui font penser sont les instinctifs qui ont rendu comme instantanément des visions instantanées de lumières et d'ombres, de lignes et de silhouettes: tels Rembrand, Puget, Rodin, Delacroix. Cela n'empêche pas de pousser une œuvre au plus extrême fini ou de la laisser (finie également d'ailleurs) dans son premier jet fiévreux.

Rodin, puisque c'est lui qui sert de prétexte à ces réflexions, est, avant même qu'on admire les qualités de conception qui font son génie, un excellent ouvrier. C'est l'homme qui, sans doute, laissera éclore sous ses doigts de complètes et expressives ébauches; mais c'est aussi celui qui réalisera dans son précieux achèvement le buste de femme du Luxembourg.

Tout cela est du dessin, et rien que du dessin, et l'œuvre de tout grand artiste n'a été et ne sera jamais que du dessin. La supériorité de Rodin sur ses contemporains c'est que beaucoup d'entre eux en étaient arrivés à considérer la sculpture comme un beau travail de polissage.

Ils partaient d'une construction toute faite, au besoin ils l'achetaient à forfait dans les magasins de l'antique, puis ils grattaient jusqu'à ce qu'ils jugeassent que cela ressemblait à ce que la moyenne des spectateurs prend pour la nature.

Nos imagiers du moyen-âge, à qui l'on commence à rendre justice, au grand détriment de bien des statues qui ornent nos squares et nos jardins, procédaient tout autrement. Ils partaient d'un petit croquis, puis ils s'attaquaient à la masse et la modifiaient incessamment jusqu'à ce qu'ils eussent retrouvé l'expression complète de leur vision première.

C'est ainsi que procède Rodin qui est bien plus leur fils préféré qu'il n'est le cousin de Dante ou de Baudelaire. De là cet immense répertoire de mouvements, inédits seulement parce qu'on ne les avait pas osés, qui s'accumulent dans ses ateliers et qui sont pour lui comme les mots d'un personnel.

vocabulaire. Il les varie et les combine à l'infini, et quand vient l'heure de faire une œuvre définitive, dans l'exécution de cette œuvre, il est spontané jusqu'à la dernière minute.

Puissent les artistes comprendre la leçon que contiennent ces paroles !

ARSÈNE ALEXANDRE.

NOTES & SENSATIONS

Symphonie de Printemps

Tout à l'heure, sous un rayon de soleil filtrant, timide, à l'horizon, les dernières neiges ont fondu. Goutte à goutte, comme à regret, comme si le cruel hiver qui s'en va quitter avec tristesse la terre, elles ont glissé des cimes, là-haut, vers les nuages, et le ruissellet sorti d'elles est venu chanter à mes pieds, sous les tiges des premières violettes.

Il est venu chanter — tout bas, comme un murmure, — le printemps qui revient avec son cortège de lilas, avec son diadème de roses, avec ses vols d'oiseaux, avec ses cris d'amour.

Il est venu chanter la fin des journées grises où, l'âme en deuil et le cœur mort, on s'en va dans la vie morose, quand le vent souffle et qu'au ciel terne, pareil à quelque écran de crêpe, ne scintillent plus les étoiles.

Tout à l'heure, sous un rayon de soleil filtrant, timide à l'horizon, les dernières neiges ont fondu...

II

Dans les bois où les bourgeons éclatent, laissant se déplier les feuilles, les merles haut perchés sifflent tout doucement, dans le silence, à peine troublé par le tambourinement des pies heurtant leurs becs aux troncs des hêtres, leurs trilles ont des modulations de flûte et les fauvettes, en répondant, semblent aussi rouler des perles.

L'air a, maintenant, la tiède caresse des troublantes journées printanières où la nature s'aurole d'or et revêt sa féérique parure. La campagne, telle qu'une corbeille fleurie, est toute pleine de senteurs exquis, parfums des aubépines dispersant déjà leurs pétales, parfums des pommiers à la virgine couronne, parfums de la terre qui renaît, des prés qui s'étoilent de primevères des sentiers qui se couvrent de gazon.

Et c'est sous la feuillée naissante, estompant à peine les buissons d'une guipure plus fine qu'un nuage, l'immense concert des choses qui se réveillent après le lourd sommeil après la mort des derniers mois ; les jacinthes entr'ouvertes se pâment au baiser des abeilles, des papillons au vol mal habile encore titubent à travers les bruyères, près des cochenilles égarées sous les boutons d'or frais éclos.

Au loin, dans les bois silencieux, au-dessus des chemins tout semés de muguet, les merles haut perchés sifflent très doucement un hymne pur et clair comme un refrain de flûte.

III

J'ai senti mon cœur s'épanouir en voyant s'épanouir la terre.

Je me suis souvenu des années anciennes, des chères heures où l'air vous enivre tel qu'un vin capiteux et traître. Je me suis souvenu des aurores où la rosée met une perle au cœur de chaque fleur et suspend des fils de la Vierge au bord des nids, dans les rameaux ; des midis où le soleil nimbe les

champs d'une éblouissante couronne : des couchants, où, sur les eaux, s'allument des incendies magiques et des nuits — ô les nuits ! — parfumées et tièdes, transparentes et bleues, éclairées d'innombrables astres pareils à des yeux d'amoureuses.

Je me suis souvenu des flâneries d'antan, au long des petits chemins pleins d'herbe, pleins de lilas, pleins de pinsons, parles tranquilles vèpres d'été ; des chasses aux libellules d'argent, près des étangs, parmi les mousses ; des assoupissements dans les foins dont la senteur affole et grise ; aussi des délicieuses extases, au crépuscule, dans les coins d'ombre des buissons, quand les mains aimées s'entrelacent et que se mêle, à la chanson des nids, l'ensorcelante chanson des lèvres.

L'hiver, en jonchant le sol des feuilles séchées et des roses mortes a marqué la fin de ces choses. La neige a chassé le soleil, figée les baisers, fait fuir les amours, et les pleurs dès lors, ont remplacé les rires. Mais l'hiver est mort à son tour et voilà que les fleurs renaissent.

L'heure est proche où, repenties des abandons anciens, les amantes reviendront plus tendres ; et c'est en songeant, tout à l'heure, aux chères délices qui vont revivre, que j'ai senti, troublé un peu, mon cœur s'épanouir et se fondre.

Georges ROCHER.

Concert de Mlle Julia Tielb

Soirée très artistique et très réussie que celle donnée mardi soir par Mlle Julia Tielb, qui a fait tour à tour apprécier son remarquable talent de pianiste, dans un *Impromptu* de Chopin — une *valse* de Raïf — une *Tarentelle* de Rubinstein et dans l'étonnante composition de Weber : *Mouvement perpétuel*.

Comme on peut en juger par cet énoncé du programme, les maîtres les plus renommés avaient été largement mis à contribution par le savant professeur de piano, si justement appréciée dans notre ville.

Le *Concerto* de Paganini, la *Sarabande* de Saint-Saëns, la fantaisie de Wieniawski sur *Faust* et le *Grand duo concertante* de Weber ont été exécutés par Rinuccini avec sa maestria habituelle.

Mme Deschamps-Nixaw s'est fait entendre dans un morceau d'*Etienne Marcel*, de Saint-Saëns, et dans le *Grand air d'Antigone*, de Sacchini, un compositeur un peu démodé aujourd'hui.

A côté d'elle, deux chanteurs MM. Garret et Deshair ont interprété avec beaucoup de goût et de savoir, le premier, le grand air de l'*Africaine*, le second, l'air classique d'*Hamlet*.

Quand nous aurons ajouté que Mlle Irma Faintrenie, toujours agréable à entendre, a déclamé deux des pièces les plus exquises de son répertoire, nous n'étonnerons personne en disant que l'assistance nombreuse qui se pressait dans la Salle Philharmonique n'a pas ménagé ses bravos à la sympathique organisatrice de cette belle soirée et aux excellents artistes qui lui prêtaient leur concours.

L. M.



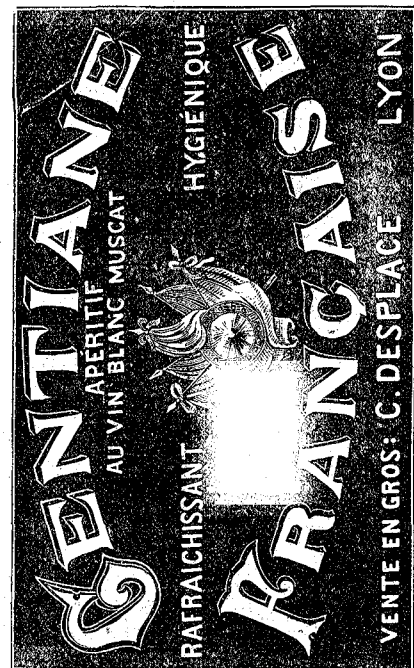
MODES A FAÇON

Et avec fournitures sur modèles de Paris

Prix modérés

M^{lle} A. LAURENT

17, Quai de l'Archevêché, au 3^e



Chez soi que faire utilement ?

Un joli travail, facile, propre et intéressant, convenant aux Dames, Demoiselles et Messieurs désirant occuper leurs loisirs, pouvant rapporter un gain réel, selon bonne production, et sans connaissances spéciales.

Ecrire à **M. BAPAUME, 110, boulevard de Clichy, PARIS.** (Timbre pour réponse.)

LE VÉLO-EMAIL

est recherché par tous les cyclistes amoureux de leur machine ; car, si vieille qu'elle soit, ce vernis lui rend le brillant et la nouveauté de sa prime jeunesse.

Nouvelle fontaine de Jouvence, le *Vélo-Email* est la providence des jeunes et vieilles bicyclettes. Se vend en flacons de 1 fr. 50. Par correspondance 2 fr. 10.

Aux Petits Docks du Commerce
12, rue Confort, LYON.

Demandez
partout

LE THE DES MANDARINS

Qualité
Supérieure

V. VERMOREL

Constructeur

à VILLEFRANCHE (Rhône)

ALAMBICS A BASCULE

Pour la distillation des

Mars, Lies, etc.

Produisant avec ou sans repasse l'eau de-vie au degré voulu

Construction soignée, bon Fonctionnement garanti

Demandez Catalogues et Renseignements à

V. VERMOREL

A VILLEFRANCHE (Rhône)

SECRÉTAIRE de rédaction en exercice à Paris, demande place de rédacteur dans Journal républicain, quotidien ou autre.

Références excellentes et arrangements faciles.

Ecrire H. G., Agence Havas, 8, place de la Bourse, Paris.

FUMEURS !

Ne Fumez qu'un Papier à Cigarettes

« **LE CYCLISTE** »

G. AUBERT

165, rue de Paris. — Montreuil-sur-Paris (Seine)

Le n° 70 Cahier de 120 feuilles, 0 fr. 05

Le n° 90 — 200 — 0 fr. 10

COUVERTURE ET FERMOIR INUSABLES

Les demander chez tous les débiteurs de tabac

GAVOTTE-LUCIE

L'éditeur Fromont vient de publier *Gavotte-Lucie*, une œuvre charmante de SAINT-GEORGES D'ESTREZ.

La Gavotte est dédiée à M^{lle} Lucie Faure, qui a bien voulu l'agréer, et elle est écrite pour piano. — C'est une œuvre d'un rythme gracieux, facile et d'un caractère agréablement archaïque. Elle porte l'inspiration du temps joyeux de nos aïeules.

M. Saint-Georges d'Estrez n'en est pas à son coup d'essai. Nous avons eu de lui plusieurs compositions véritablement charmantes.

LIBRE CHRONIQUE

AGAPES FRATERNELLES

Un comité s'est formé récemment en Angleterre, dans le dessein d'amener un rapprochement entre les peuples anglais et français.

Vous croyez peut-être qu'il s'agit de faire avancer d'un pas — de Calais — la question du tunnel sous, ou du pont sur la Manche, afin de faciliter les communications, anglo-françaises ?

Erreur; vous savez bien que le jour même de l'inauguration de cette ligne sous-marine, ou du viaduc, qui reliait ainsi l'Angleterre à la France, cette dernière renouvelant les exploits de Guillaume-le-Conquérant envahirait aussitôt les Iles-Britanniques et déposerait *Her gracious Victoria*, comme une simple Ranavalô, eu l'envoyant finir ses jours à Ste-Hélène, devenue *ipso facto* possession française, ainsi que l'immense domaine colonial de l'Impératrice des Indes.

Ce n'est donc pas d'un rapprochement aussi calamiteux qu'il s'agit, entre les deux patries de Shakespeare et de Victor Hugo.

M. Stanhope, membre de la Chambre des communes, qui a pris l'initiative de ce mouvement, travaille en ce moment à la formation, en France, d'un comité français qui collaborerait par une action parallèle, à l'œuvre du comité anglais.

Il fallait bien quelque chose pour amuser les bons badauds de France pendant qu'Albion étend ses doigts crochus sur tout ce qu'elle trouve à sa portée dans les cinq parties du monde.

Telles ces associations de pick-pockets, dont les uns attrouper les passants bénévoles par quelque boniment, ou quelque excentricité forçant l'attention, pendant que d'habiles compères barbotent les poches des nigauds béants de curiosité.

Jeudi passé, dans un salon du Grand-Hôtel à Paris a eu lieu la réunion préparatoire, dont l'objet était de jeter les bases de l'organisation française en faveur d'une entente cordiale entre les deux pays voisins.

Cette entente cordiale sera d'autant plus facile à établir, que dis-je, à entretenir et à développer, car elle a toujours existé, depuis Crécy jusqu'à Waterloo, que le rôle historique joué par les deux nations amies a toujours été, respectivement, pour la France, celui d'une dupe incorrigible, et, pour l'Angleterre, celui d'une insatiable accapareuse des biens et possessions de son insouciant voisin : Indes, Canada, etc.

Il suffit donc, comme on voit, de perpétuer ces traditions séculaires : et l'œuvre mérite bien notre sollicitude patriotique.

Le sénateur Desmons a insisté sur cette aphorisme que « pour s'estimer et s'aimer, il faut au préalable se connaître ». Et comme M. Stanhope venait de parler des brouillards de la Tamise, M. Desmons a rappelé une petite historiette. Un écossais sortait un matin, de sa demeure il faisait un brouillard intense. Notre homme aperçut devant lui une masse sombre qui se mouvait rapidement dans sa direction. Il crut d'abord à la venue d'un monstre. Puis les contours de la masse commencèrent à se dessiner, et l'écossais reconnut un homme. Lorsque celui-ci fut tout près, l'écossais reconnut son frère.

Il faudrait, en effet, que les brouillards de la Seine soient rudement épais pour que nous ne finissions pas par reconnaître que,

Les Anglais sont pour nous des frères !
Des frères ! des frères !

Comme Etéocle et Polynice. Caïn et Abel, et autres fraternités célèbres.

Pour ne pas demeurer en reste d'effusions affectueuses avec nos représentants à ce banquet de l'amitié, M. Stanhope et le major Parkington ont insisté sur la nécessité de faire connaître au peuple français les sympathies que nourrit pour lui le peuple anglais. Sur cent anglais, ont-ils affirmé, quatre-vingt-dix sont bien disposés en faveur de la France.

Quant aux dix autres, comme ce sont justement les Ministres britanniques, chargés de nous tailler des croupières dans toutes les contrées des deux hémisphères où nos intérêts se trouvent fatalement en conflits incessants, on peut considérer que c'est une quantité négligeable.

Aussi les assistants ont-ils voté à l'unanimité l'ordre du jour suivant :

« La réunion tenue au Grand-Hôtel, le 15 avril 1897, décide la formation, à Paris, d'un groupe ayant pour but l'établissement de relations cordiales entre le peuple anglais et le peuple français en vue de la prospérité des deux pays et du règlement amical de tous leurs intérêts. »

Je ne sais pas si ça vous fait la même impression qu'à moi, ou si c'est un effet des oignons d'Egypte, qui seuls nous restent comme souvenirs de la terre des Pharaons, mais je sens que je vais en pleurer d'attendrissement, dans le gilet de John Bull. Impossible de continuer.

La plume et les bras m'en tombent !

FRANC-SILLON.

Abonnements à tous les Journaux Français et Etrangers

AGENCE FOURNIER
Rue Confort, 14

Chronique Musicale Rétrospective

LE PIANISTE CHOPIN

On a projeté à Paris, parmi les sommités du monde musical et artistique, d'ériger dans un des squares élégants qui décorent la capitale, un monument en l'honneur du grand pianiste et compositeur Frédéric Chopin. Ce projet est en voie de prochaine réalisation. Il n'y a donc pas inopportunité à ramener un moment l'attention du public sur ce célèbre artiste né à l'étranger, mais dont la carrière presque entière s'est déroulée en France, et qui est demeuré en réalité une des pures gloires de notre art musical contemporain.

Frédéric Chopin, d'origine française, mais Polonais de nationalité, était né en 1809, près de Varsovie. Il vint de bonne heure à Paris dont il fit, à vrai dire, sa patrie adoptive. Il y est mort entouré de hautes amitiés, aussi bien pleuré par le grand monde parisien que par la colonie polonaise, très nombreuse et très distinguée à cette époque.

Chopin avait été admirablement doué par la nature. Voici quelques traits de son portrait, tracé par la plume de Georges Sand qui, certes, l'a bien pu connaître :

« Doux, sensible, exquis en toutes choses, il avait à quinze ans les grâces de l'adolescence unies à la gravité de l'âge mûr. Il resta délicat de corps comme d'esprit ; mais cette absence de développement musculaire lui valut de conserver une beauté, une physionomie exceptionnelle, qui n'avaient, pour ainsi dire, ni âge, ni sexe. Ce n'était point l'air mâle et hardi d'un descendant de ces antiques Magnats qui ne savaient que boire, chasser et guerroyer ; ce n'était pas non plus la gentillesse efféminée d'un chérubin couleur de rose. C'était quelque chose comme les créatures idéales que la poésie du Moyen-Age faisait servir à l'ornement du temple chrétien ; un ange, beau de visage comme une femme, pur et svelte comme un jeune dieu de l'Olympe, et, pour couronner cet assemblage, une expression à la fois tendre et réservée, chaste et passionnée... »

Il nous a paru utile de reproduire ici ce portrait, qui peut servir à nous donner la clé du génie de Chopin. Il était, en effet, au moral l'homme de ce portrait, et sa musique en traduisait et interprétait l'expression.

Nous n'avons point toutefois l'intention de nous livrer à une analyse des facultés musicales et du talent de cet artiste supérieur. Nous nous contenterons de dire que, comme virtuose, il brilla par la grâce émue, par la sensibilité pénétrante, par l'élégance impeccable, et que, comme compositeur musical, il a laissé une œuvre considérable dont toutes les pages sont marquées du sceau de la plus féconde, de la plus haute et de la plus noble inspiration.

Chopin est un des trois élégiaques de la musique moderne : Bellini, Schubert et lui. Mais en même temps qu'il est un élégiaque, il est aussi, il est surtout un pathétique, il a le don de surexciter l'émotion comme de la concevoir.

Le pathétique est la répercussion immédiate des sentiments du cœur ; c'est comme un décalque de l'âme humaine, et c'est pourquoi le pathétique atteint et touche toutes les âmes. Le génie de Chopin, a dit Georges Sand, est le plus pénétrant et le plus plein d'émotion qui existe.

Dans ce genre émouvant et profond, on cite sa *Marche funèbre*. Mais surtout son *Nocturne en ut mineur* est considéré par beaucoup de musiciens comme son chef-d'œuvre, — chef-d'œuvre immortel de la

douleur humaine la plus poignante, la plus déchirante, la plus intense qui fut jamais ; cri de souffrance qui semble fait pour rappeler la plainte inconsolable, dont retentit jadis la solitude de Rama quand Rachel perdit son fils ; lamentation intraduisible !... Et la preuve, c'est que vous ne trouverez chez aucun poète, quelque grand qu'il soit, des paroles assez sublimes pour être adaptées à cet incomparable gémissement, bien supérieur à l'Adieu et à la Plainte de la jeune fille, de Schubert.

Ce qui marque et caractérise principalement l'œuvre de Chopin, c'est une suprême distinction. Il n'y a pas une vulgarité dans cette profusion de petits chefs-d'œuvre. C'est une prodigieuse variété dans une sorte d'uniformité d'inspiration et de sentiment, tour de force de génie qu'on ne reverra plus.

Préludes, nocturnes, impromptus, ballades, polonaises, tous ces morceaux émanés d'une même source, animés du même souffle, paraissent de nature à se ressembler et pourtant aucun n'est de même. Et, dans tous, les fleurs, les perles, les rayons, les larmes jaillissent avec une multiplicité vertigineuse, pour s'arrêter devant un hymne, une prière, une lamentation formant le fond et la trame de cette poésie saisissante, née d'une âme délicate et sensible éprouvée par la souffrance.

La *maestria* de Chopin, comme exécutant, se manifesta d'une façon irresistible. Quand il parut sur la scène, il n'y avait plus de grands pianistes vraiment originaux. Sa qualité supérieure fut d'introduire, dans l'exécution de la musique de piano, un élément qui en était tout à fait absent : la sensibilité. Il transforma le piano et lui donna une âme. Il faut l'avoir entendu pour savoir

L'OUVRIER SOURD

Un jeune ouvrier tuilier de Courbeton (Seine-et-Marne), M. Emile Cardot, était atteint depuis 1879, d'une surdité causée par le bruit au milieu duquel il vivait. Le mal fut d'abord insensible ; mais peu à peu l'organe s'affaiblit et la dureté de l'ouïe devint telle que le malade constata avec stupeur qu'il n'entendait plus.

Dès lors, il tenta de nombreux essais, consulta plusieurs médecins, mais hélas ! sans succès. Les mouches de Milan succédèrent aux visicatoires qui firent place à leur tour aux instruments acoustiques de tous genres. Rien n'y fit. Le mal résistait et indépendamment de l'affaiblissement des nerfs auditifs, M. Cardot ressentait des bourdonnements d'une violence inouïe.

— C'était, dit le malade, une intolérable souffrance et une angoisse continuelle, car les bruits d'oreille ne me laissaient aucun repos. A ce moment, j'entendis parler des cures merveilleuses opérées à l'Institut Drouet et je regrettais que mes occupations ne me permettent pas de me rendre à Paris.

J'écrivis néanmoins à cet établissement médical, 112, boulevard Rochechouard, et je reçus avec plaisir un questionnaire qui me permit de prendre une consultation gratuite par correspondance. Le traitement qui me fut ordonné était si simple que je résolus de le suivre avec régularité. Au bout de 37 jours j'étais guéri radicalement, complètement, pour toujours.

Voilà pourquoi j'ai autorisé l'Institut Drouet à publier cette magnifique guérison, afin de convaincre les plus incrédules et les moins confiants.

NEURALGIES
NEVROSES
MAUX DE TÊTE

Vous tous qui souffrez de *migraines, névralgies, maux de tête*, prenez des « *Dragées antinévralgiques des RR. PP. Prémontres* », vous verrez votre malaise disparaître comme par enchantement et vous vous fortifierez en même temps l'estomac. L'extrait de quinquina jaune titré, qui forme la base de ces dragées, remplace avantageusement le vin de quinquina. L'éloge de ce médicament n'est plus à faire. Son grand débit le recommande au public.

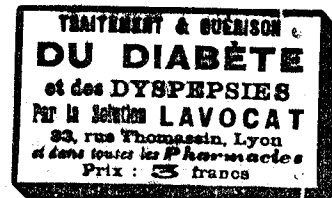
VENTE EN GROS

Pharmacie BERTRAND Aimé, Françon, Successeur

21, Place Bellecour, 21

Envoi franco contre 3 francs, timbres ou mandat

Vente au détail dans toutes les bonnes Pharmacies



Avis aux Domestiques

Pour bien se placer à Paris en service bourgeois, sans rien payer d'avance, écrire à

MADAME SOMMER

61, Boulevard Saint-Germain, PARIS

MAISON DE CONFIANCE FONDÉE EN 1854

UN MONSIEUR

offre gratuitement de faire connaître à tous ceux qui sont atteints d'une maladie de la peau : dartres, eczémas, boutons, démangeaisons, bronchites chroniques, maladies de la poitrine et de l'estomac et de la vessie et de rhumatismes, un moyen infailible de se guérir promptement ainsi qu'il l'a été radicalement lui-même après avoir souffert et essayé en vain tous les remèdes préconisés. Cette offre, dont on appréciera le but humanitaire, est la conséquence d'un vœu.

Ecrire par lettre ou carte postale à M. Vincent, 8, place Victor-Hugo, à Grenoble, qui répondra gratis et franco par courrier et enverra les indications demandées.

LE LIVRE D'OR

de l'Exposition Universelle
de Lyon 1884

AGENCE FOURNIER, rue Confort, 14, LYON



ASTHME ET CATARRHE
Guéris par les **CIGARETTES ESPIC**
ou la Poudre
OPPRESSIONS, TOUX, RHUMES, NEURALGIES
TOUTES PHARMACIES. 2 fr. la Boîte. Vente en gros : 20, rue St-Lazare, Paris.
EXIGER LA SIGNATURE CI-CONTRE SUR CHAQUE CIGARETTE.



ce qu'était sous ses doigts inspirés la transfiguration de cet instrument, qu'on a souvent accusé d'être sec et ingrat. C'était un charme sans pareil, une sorte de magnétisme auquel il était impossible de se soustraire. Il a été surnommé à juste titre « le poète du piano », car il en a su faire un instrument *solo*.

Chopin était aussi une organisation exceptionnellement émue et vibrante. Sa sensibilité l'inclinait à la tendresse. On cite particulièrement trois femmes qu'il ont aimé : Marie W... (son amie d'enfance, par conséquent son premier amour), la belle Delphine Potocka, sa plus brillante élève, et enfin, Georges Sand.

En ce qui concerne cette dernière, on ne peut nier la puissance de fascination et d'attraction de celle qui subjuga Musset et dont l'amour fut le germe renouvateur de ces élégies trempées de larmes qui s'intitulent *les Nuits*. Elle inspira à Chopin un sentiment vif et durable qui fut payé de retour. Georges Sand se montra pour lui tendre et maternelle ; elle lui fut un guide et un soutien dans les épreuves de la vie artistique. En mariant sa renommée au génie de l'artiste, elle rendit leur union moins illégitime.

On peut dire de Chopin, comme compositeur musical, aussi bien que comme virtuose, qu'il s'est fait le roi du piano. Nul avant lui n'avait usé de cet instrument avec l'espèce d'enthousiasme qu'il lui avait voué. Il en a fécondé le domaine et il a créé en réalité la véritable musique de piano. Ses mélodies sont originales, elles ne ressemblent à rien de ce qu'on avait jusqu'alors entendu, et leur distinction sans égale est au-dessus de toute critique.

C'est pour ces raisons qu'il y a de sérieuses difficultés à interpréter dignement l'œuvre du Maître. Rares sont les artistes qui peuvent prétendre à le faire avec succès. Il faut plus que de l'habileté technique, il faut une réelle faculté d'inspiration. Il faut l'art suprême qui puisse permettre de donner aussi une âme au piano.

Gabriel MONAVON.

LES ASCHANTIS

Nous avons déjà parlé longuement du *Village noir* installé cours du Midi. En présence du succès qu'obtient cette intéressante exhibition, nous croyons devoir donner encore quelques détails sur le pays et les habitants de cette tribu.

Tous ces nègres, au nombre de deux cents et groupés par familles, ont été amenés par M. Gravier, qui a habité le pays pendant plus de dix années. M. Gravier poursuit un double but en amenant en France ces indigènes de la côte occidentale d'Afrique : Faire connaître d'abord à ses compatriotes des types d'une race que nous ne connaissions guère que par les récits que nous en ont fait les explorateurs et ensuite établir entre nous, Français, et ces êtres humains une certaine sympathie qui pourra être des plus profitables pour ceux de nos commerçants désireux de créer des comptoirs dans ces contrées lointaines.

Une visite au *Village noir* constitue donc un spectacle intéressant et utile et qui ne doit pas être comparé à celui de ces pauvres nègres amaigris par les souffrances de toute nature que des hommes peu scrupuleux exhibent dans les foires.

LYON-SALON 1897

Le 3^e fascicule de cette intéressante publication vient de paraître. Il contient les reproductions des œuvres suivantes : *L'aumône*, Alfred Chanut. — *Céramique*, J. Martin. — *Sous les pins*, Ch. Valcroz. — *Le Bon gardien*, Philippe Calderon. — *Le départ pour le baptême*, A. Rougier. — *Fleurs des champs*, M^{me} Vallet. — *Portrait de René G.*, M^{lle} Chardon. — *Portrait de M^{me} A.*, M^{lle} Sophie Olivier. — *Portrait de M. E. M.*, Germain Détanger. — *Profil*, M^{lle} Lor Veno. — *Portrait de M^{me} de G.*, La Brély. — *Portrait de M^{lle} S.*, J. Sarrazin. — *Portrait de M^{lle} H. R.*, L. Loubet. — *Bel-lièvre Ambréieu*, par M. Boulanger. — *Eoin de Paris*, par M^{me} Delacroix-Garnier.

Texte par M. Auguste Bleton.

NOUVEAUTÉS MUSICALES

Vient de paraître chez P. MARIN, 5, rue Gentil, à Lyon.

Une nouvelle Mélodie, *l'Ange de la Mort*, Piano et Chant. Edition de luxe, avec un dessin hors texte de Barriot.

Nos compliments à l'auteur et au dessinateur.

A signaler également deux nouvelles romances du compositeur Ch. Caspar : *Nous avons aimé*, stances empruntées aux *Hauts d'Automne*, de Jeanne France et *Par Amour*, poésie choisie dans *l'Ame Vibrante*, d'Achille Magnier.

Édités par R. Godfroy, 21, rue Denfert-Rochereau, à Paris, ces deux petits chefs-d'œuvre sont en vente à 1 fr. 75 l'un (franco).

Nos lecteurs trouveront chez le même éditeur les œuvres musicales de Jeanne France : *La plus belle étoile*, *Le Petit Frère* (Berceuses), *Je voudrais*, etc., au prix d'un franc chacune ; franco.

BIBLIOGRAPHIE

LE MONDE ILLUSTRÉ

Sommaire du numéro 2086 du 24 avril 1897

Chroniques : *Courrier de Paris*, par Pierre Véron. — *Musique*, par A. Boissard. — *J. Millet à Gruchy*, par Léo Claretie. — *Les femmes à l'École des Beaux-Arts*, par Noël Nozeroy. — *La guerre gréco-turque*, par A.-B. — *Le voyage présidentiel en Vendée*, par X. — *Semaine scientifique*, par H. Servet de Bonnières. — *Sport*, par Archiduc. Explication des Gravures, Revue Comique, Caricature à l'Etranger, Bibliographie, Echees, Rébus, Récréations, Vélocipédie, etc.

Nouvelle en cours de publication : *Portrait de femme*, par L. Faran.

En supplément : *Les Salons de 1897*, par O. Merson.

L'AMI DU CHANTEUR

Du 23 avril 1897

Rédacteur en chef : Henry Hazart

Un Candidat, Denis Langat. — *Notre 5^e concours*. — *Les Chansons de Jules Jeannin*. — *Les Délices de Montmartre*. — *Enigme*. — *Chantons le Hainaut*, paroles de L. Delmotte, musique d'Abel Pagès. — *Guillaume*, Alphonse Jolly. — *Théâtre de Société* : *Une soirée d'été*, par Jules Beaudot. — *La Chanson moderne* : *Le nouveau monde*, par Désaugiers.

Le Numéro : Dix Centimes ; Abonnements : un an : 6 francs ; six mois : 3 fr. 50 H. GEFFROY, éditeur, boulevard Saint-Germain, 222, Paris.

CIRQUE RANCY

Tous les soirs à 8 h. 1/2 et jeudi et dimanche à 3 h. 1/2, représentations variées. Au programme : Les frères Dare, barristes ; les jeux icariens par la troupe Freire ; les Addos, gymnastes aériens ; les Hill's, acrobates cyclistes ; *l'Été et l'Hiver*, pantomine avec bataille de fleurs, à laquelle le public est invité.

Clôture irrévocable le 13 mai.

CASINO DES ARTS

Tous les soirs, concert à 8 heures. Dimanches et fêtes, matinée à prix réduits. *La Fantasia hippique Directoire*.

SCALA-BOUFFES

Giralda, chanteuse excentrique, la géante, la naine et l'ours lutteur ; Cyclops, titan à la poigne d'airain.

ELDORADO

33, cours Gambetta. — La revue *Vlan... la fin du Monde* ! fait salle comble tous les soirs, avec plusieurs scènes nouvelles au premier rang desquelles il convient de citer celle du Tzigane, d'une bouffonnerie achevée.

LA PHOTOGRAPHIE VIVANTE

PAR LE CINÉMATOGRAPHE "LUMIERE"

1, rue de la République, (près du Grand-Théâtre)

AVIS. — Le vrai Cinématographe Lumière est visible seulement 1, rue de la République, près du Grand-Théâtre, et n'a pas de succursale à Lyon.

Voici la liste des nouvelles vues projetées :

Egypte : Les Pyramides.

" Descente de la grande pyramide.

Egypte : Panorama des rives du Nil 1.

" Panorama des rives du Nil 2.

" Un enterrement au Caire.

Constantinople : Défilé d'infanterie turque.

Cirque Rancy : Les Clowns.

" La Haute Ecole.

Prime offerte à tous les spectateurs.

Prix d'entrée : 0 fr. 50

Revue Financière Hebdomadaire

La fermeté de notre marché est remarquable, du reste, les demandes du comptant, favorisées par la baisse de ces jours derniers ont été très suivies et assez importantes.

Nos rentes se négocient : Le 3 0/0 à 102,45 ; le 3 1/2 0/0 à 106,35.

Nous retrouvons le Crédit Foncier à 687 ; le Crédit Lyonnais à 747 ; le Comptoir National d'Escompte à 562 et la Société Générale à 511.

On cote le Suez, 3.172.

Les fonds étrangers sont relativement bien tenus. Au comptant les obligations des chemins de fer économiques font 467. Les actions Bec Auer se traitent à 705 ex-coupon de 50 fr. Les obligations de la Société nationale d'électricité sont à 195 et 200 fr.

L'ASSURANCE SUR LA VIE

La composition du portefeuille de la Nationale Vie peut être donnée comme un modèle. Ce portefeuille ne comprend en effet que des valeurs de tout repos et il suffit de jeter un coup d'œil sur le compte-rendu pour constater que les primes versées par les assurés et les capitaux donnés par ses rentiers viagers sont toujours placés avec la plus grande sagesse et la plus extrême prudence.

Le Propriétaire-Gérant, V. FOURNIER.

EXTRA-VIOLETTE

Marque et arôme Parfum
DE LA VIOLETTE

Violet
PARIS
SEUL INVENTEUR DU

AMBRE ROYAL

Nouveau Parfum extra-Sa.

Savon, Extrait, Eau de Toilette, Poudre de Riz.

LE FLORIGENE
ENGRAIS CHIMIQUE SOLUBLE

Pour la culture des Fleurs et des Plantes d'appartements

PRIX DES BOITES, avec le Mode d'emploi : 1 fr. et 1 fr. 75

DÉPOT GÉNÉRAL : PETITS DOCKS DU COMMERCE, 12, rue Colbert. — LYON

SAVON ROYAL de THRIDACE et du SAVON VELOUTINE